



MEDIAPART

ARTS REPORTAGE

Au centre Pompidou-Metz, d'autres avenir à rebours de la fin du monde

L'exposition « Après la fin », visible jusqu'en septembre, convoque une quarantaine d'artistes aux techniques hybrides, depuis la Méditerranée et les Caraïbes, pour aiguïser nos imaginaires. Et montre qu'à l'inverse de ce que prétendait Margaret Thatcher, il y a bien des alternatives.

Ludovic Lamant - 8 juillet 2025 à 08h15

Metz (Moselle). – Il suffit parfois d'une seule œuvre pour conseiller la visite de toute une exposition. Au deuxième étage du Centre Pompidou-Metz, dès l'entrée, trois tableaux emportent tout. D'ordinaire exposés au musée des Amériques à Madrid (au sein d'un ensemble d'une vingtaine de pièces), ils ont été réalisés par Miguel et Juan González au XVII^e siècle, à partir de l'incrustation de morceaux de nacre dans la toile.

Cette technique venue d'Orient, qui donne un aspect irisé aux toiles, leur vaut le nom d'*enconchados* (la *concha* est un coquillage en espagnol). On y voit des scènes de la Conquête menée par le conquistador Hernán Cortés au Mexique, de 1519 à 1521. L'une d'elles montre des corps d'Aztèques démembrés, au passage de l'armée espagnole.

Quant au cartel qui les accompagne, il en fait un reflet de la « *colonialité du pouvoir* », ce concept théorisé par le sociologue péruvien Aníbal Quijano (1928-2018), chef de file de la première vague des théories décoloniales. Précisément de l'idée, encore discutée dans le champ universitaire, selon laquelle les rapports de domination nés de la Conquête espagnole n'ont pas fondamentalement changé depuis.



Au premier plan, l'installation de Marie-Claire Messouma Manlanbien, « Ofi titi », 2022, collection de l'artiste, et plus loin, un détail de celle d'Olivier Marbœuf, « Péyi en retour », 2024-2025, production Centre Pompidou-Metz © Centre Pompidou-Metz / Photo Marc Damage / Exposition « Après la fin ».

Mais résumer l'exposition « Après la fin, cartes pour un autre avenir », imaginée par Manuel Borja-Villel, directeur du musée Reina Sofia à Madrid jusqu'en 2023, au prêt magnifique d'une série matrice de l'art espagnol relève de la paresse. En ancrant l'exposition dans la violence provoquée par l'Europe et l'Occident, ces trois toiles constituent le point de départ d'une réflexion revigorante sur les manières de réveiller nos imaginaires, de dessiner d'autres cartes, d'échafauder des alternatives au marasme ambiant.

En regard des toiles madrilènes, le commissaire a placé une vidéo montrant la « marche du silence » entreprise par les Zapatistes en décembre 2012. Ces concentrations dans plusieurs villes du Chiapas, au Mexique, brassant hommes, femmes et enfants, reprenaient la forme de la spirale, en référence aux « *caracoles* » (escargots), ces municipalités établies sur le territoire après le soulèvement de 1994 pour réaliser l'autonomie.

La « fin du monde » a déjà commencé

D'après Manuel Borja-Villel, ces spirales renvoient aussi à « *une cosmovision non occidentale du monde* » : « *Les Zapatistes revendiquent un temps en spirale et non linéaire,*

où passé et futur s'entrelacent. » C'est l'une des clés de l'exposition : une manière de décentrer les regards vers les Suds, de préférer les cercles et les détours à la ligne droite, d'imbriquer les passés et futurs, qui pulvérise les discours ressassés sur la « fin du monde ». Comme le relève l'auteur argentin de science-fiction Michel Nieva, la « fin du monde » a déjà commencé, il y a plus de cinq cents ans, pour les peuples autochtones et indigènes des Amériques.

Borja-Villel revendique encore, dans le catalogue, cette « *conception de l'Histoire et du passé comme une vibration [...], comme une voix ancienne qui nous pousse à imaginer des futurs effacés* ». Et beaucoup d'œuvres présentées à Metz en témoignent. Ellen Gallagher (Africaine-Américaine, née en 1965) réalise de sublimes aquarelles rehaussées à l'encre et au crayon, où elle donne vie à des créatures sous-marines de l'Atlantique, qui fut aussi le lieu du commerce triangulaire durant quatre siècles. Des mondes inconnus, fluides, semblent s'ouvrir sous chaque trait de crayon ou de plume, réactivant la mémoire des corps engloutis à jamais.

« Ce n'est pas la fin du monde, c'est juste le "temps en retour" d'autres mondes. »

Olivier Marbœuf

L'éclatante bannière confectionnée par Kapwani Kiwanga, artiste canadienne aux racines tanzaniennes, dans une dominante de bleus, pour évoquer un épisode de la révolution haïtienne contre les colons français, renvoie tout à la fois aux polyptyques de la Renaissance européenne et aux écritures afro-futuristes.

C'est un bleu « *ouatremer profond* », plus sombre, qu'a retenu Olivier Marbœuf, poète, écrivain et artiste, pour servir de fond à sa gigantesque fresque (18 mètres de long, et près de quatre de hauteur), dessinée à la craie blanche. Durant dix jours avant l'ouverture de l'exposition, il a réalisé sur le site l'un de ses « *blueprints* », qu'il décrit comme une « *tapisserie cacophonique, partiellement illisible, de précédents, d'insurrection sans profit, d'incidents, de catastrophes et de joyeuses résistances* ».

Sur ce palimpseste voué à disparaître, Marbœuf a assemblé des centaines de fragments d'un paysage mental hanté, où

se croisent des références historiques (aux luttes caribéennes) et des projections monstrueuses, nourries par les crises climatiques contemporaines. On y voit des mangroves, des volcans et des masques, mais aussi des lieux incertains comme des trous noirs (« Mer noire intérieure des malentendus », « pétrole errant »...).

Marbœuf a nommé l'ensemble « *Péyi en retour* », s'inspirant de l'expression de « *choc en retour* » théorisée par Aimé Césaire, au moment de situer le nazisme dans la prolongation des colonisations menées par les puissances européennes. Dans un texte confié au catalogue, l'artiste écrivain glisse une phrase qui vaut comme sésame pour toute l'exposition : « *Ce n'est pas la fin du monde, c'est juste le temps en retour d'autres mondes.* »



« Morphia », Ellen Gallagher, 2008. Encre, crayon et aquarelle sur papier, Londres, Hauser & Wirth.

Afin de déjouer le pessimisme ambiant, « *Après la fin* » convoque les pratiques vaudoues (les films de Maya Deren) et des symboles issues de la cosmogonie (quatre toiles du Cubain Wilfredo Lam, ou encore l'émouvante installation de Marie-Claire Messouma Manlanbien - aussi exposée au « *Nouveau printemps* », au sous-sol du musée

d'archéologie de Toulouse, tout l'été).

L'exposition veut aussi faire entendre des langues et des rituels disparus, qu'il s'agirait de ressusciter. Si son commissaire Manuel Borja-Villel est espagnol, il est aussi catalan, et très sensible aux enjeux d'autonomie, d'indépendance et de minorités. La cartographie libre qu'il trace dans cette exposition passe par des lignes de crête, du Sahara occidental à la Palestine, autant de zones frontières où les droits de personnes autochtones sont piétinés.

Références décoloniales

Après le Péruvien Quijano déjà cité, le parcours fait ici référence à une autre figure phare des théories décoloniales (et queer), la poétesse Gloria Anzaldúa (1942-2004), pour penser la frontière. Née au Texas dans une famille d'ascendance mexicaine et basque, cette militante féministe, critique du « féminisme blanc », est l'autrice de *Borderlands / La Frontera* (1987). À l'encontre d'une pensée univoque et cloisonnée, elle y décrit son identité éclatée, ses appartenances à un seul lieu comme à plusieurs, qui résistent aux assignations faciles.

Comme en écho, plusieurs artistes de l'exposition travaillent le legs ouvert des Amazighs, ces populations berbères d'Afrique du Nord. À l'instar de M'barek Bouhchichi, qui actualise des motifs géométriques de sa communauté d'origine, les Amazighs noirs des oasis du sud du Maroc, dont les savoirs vernaculaires sont menacés

de disparition.

De son côté, le collectif Tizintizwa, composé d'artistes marocain·es, capte le Teide pris dans les brumes, ce volcan surplombant l'île de Tenerife aux Canaries : leur film, conçu spécialement pour l'exposition de Metz, évoque l'effacement des *Guanches*, peuple autochtone disparu des Canaries, et identifie des logiques de prédation similaires, entre la Conquête espagnole du XVI^e siècle et le surtourisme dont l'île est aujourd'hui victime.

Si certain·es avaient l'intention de boycotter le Centre Pompidou-Metz à cause de l'annulation d'une exposition très attendue sur la scène caribéenne contemporaine, les voilà prévenu·es : ils et elles risqueraient de passer à côté de l'une des expositions les plus politiques de l'été dans les musées français.

*

L'exposition « Après la fin » est visible au Pompidou-Metz jusqu'au 1^{er} septembre. Deux autres expositions sont en cours dans les étages du Centre : une monographie de l'artiste italien Maurizio Cattelan, en dialogue avec des pièces des collections de Pompidou, et « Copistes », en partenariat avec le Louvre, où des artistes présentent leurs copies d'œuvres phares, ou plus secrètes, du musée parisien.

Ludovic Lamant